

VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada. Volume 2 : Une ère de prospérité, 1880-1946.* Québec, Éditions Anne Sigier, 1991. 471 p.

Micheline d'Allaire

Volume 47, Number 1, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305208ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305208ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

d'Allaire, M. (1993). Review of [VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada. Volume 2 : Une ère de prospérité, 1880-1946.* Québec, Éditions Anne Sigier, 1991. 471 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(1), 141-143.  
<https://doi.org/10.7202/305208ar>

VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada. Volume 2: Une ère de prospérité, 1880-1946*. Québec, Éditions Anne Sigier, 1991. 471 p.

En 1987, à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire des Frères des Écoles chrétiennes au Canada, Nive Voisine publiait le premier volume d'une trilogie sur leur œuvre, intitulé *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada. La Conquête de l'Amérique, 1837-1880*. Quatre ans plus tard, paraît le deuxième volume. L'étude reprend en 1880 avec l'arrivée du Frère Réticius, le célèbre visiteur-provincial qui marquera fortement l'Institut au Canada, pour s'arrêter en 1946, juste avant que ne commence la remise en cause des institutions religieuses. Dans l'ensemble, Nive Voisine essaie de montrer l'apport des Frères des Écoles chrétiennes (FEC) dans l'évolution de l'éducation au Canada. L'étude est divisée en deux parties dont la première porte sur les événements de l'Institut; la seconde fait le bilan de l'œuvre des FEC.

À peine arrivés à Montréal en 1837, les FEC essaient dans les principales villes de l'est du Canada, puis aux États-Unis où ils fondent des établissements qui se sépareront du district canadien en 1864. Au Canada, des quatre Frères qui enseignaient à 200 enfants en 1837, ils sont 306 en 1880 qui œuvrent auprès de 10 250 élèves. Multiplication d'établissements et de personnel qui justifie le sous-titre du volume, *Une ère de prospérité*.

Nive Voisine structure la première partie de son ouvrage autour des autorités successives de l'Institut au Canada. Ainsi, les deux premiers chapitres ont pour pivot central le visiteur-provincial Réticius qui lance les Frères dans des querelles ultramontaines. Le Frère Réticius déplore l'état médiocre de la vie religieuse des Frères et amorce une réforme religieuse. Il déplore aussi l'antireligion dans le domaine de l'enseignement et entre en guerre contre l'enseignement laïque. Quitte à se mettre à dos bon nombre de personnalités, il se lie aux ultramontains «qui dénoncent le 'libéralisme' de l'Université Laval et même de l'archevêque de Québec [ultramontains qui] soupçonnent partout, même à Rome, l'action de la franc-maçonnerie [et] militent pour une université catholique (c'est-à-dire ultramontaine) à Montréal» (p. 104). Les six années d'efforts du visiteur-provincial Réticius se font sentir après 1886, par de nouvelles fondations, notamment le Mont-Saint-Louis. De 1887 à 1913, quelque 40 établissements s'ouvrent à Toronto, à Montréal et à Québec, et le nombre de Frères passe de 306 en 1880 à 735 en 1912.

Cette belle expansion ne va pas sans problèmes. D'abord celui des écoles séparées de l'Ontario où les FEC doivent se soumettre aux exigences du gouvernement ontarien. Tandis qu'au Québec, la question des salaires envenime les relations entre les Frères et les commissions scolaires. Problème aussi du chauvinisme de certains supérieurs français; brouilles entre Canadiens et Français, accentuées par l'arrivée massive de Frères français entre 1904 et 1909, entre Canadiens et Irlandais, entre anglophones et francophones. Selon Nive Voisine, le «début du XX<sup>e</sup> siècle connaît, chez les FEC au Canada, une poussée de francophobie et une certaine crise d'autorité» (p. 176).

Au cours de la période 1913-1928, l'Institut tâche de «nationaliser» le gouvernement de certaines maisons dirigées par des étrangers; ce qui contribue à consolider l'œuvre. De 1913 à 1928, le nombre de Frères passe de 748 à 1 066 et l'Institut ouvre 12 communautés. De Montréal, en 1927, se détache le district de Québec dont le principal fleuron est l'Académie commerciale des Frères. C'est aussi durant cette période que les FEC vivent le drame des écoles séparées d'Ottawa, à la suite du fameux «règlement 17». Dans cette guerre scolaire, on imagine facilement les difficiles relations entre les Frères des deux «races».

Trente pages sont consacrées au seul Frère Marie-Victorin, personnalité au retentissement exceptionnel dans la société canadienne-française. Ce pédagogue autodidacte, friand de botanique, devient professeur universitaire en 1920 et développe la recherche en équipe. La même année, Marie-Victorin met sur pied l'Institut botanique et, quelques années plus tard, le Jardin botanique. Considéré comme «le père de l'université moderne au Québec» (p. 239), Marie-Victorin a grandement contribué au renouveau des études chez les FEC au Canada. À propos de ces études, on apprend que, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les Frères du district de Toronto obtiennent davantage de diplômes que ceux du Québec pour répondre aux exigences du gouvernement d'Ontario, et qu'ils poursuivent en plus grand nombre des études supérieures. Alors qu'au Québec, les Frères, comme d'ailleurs les religieuses, sont toujours exemptés de l'obligation de posséder un brevet d'enseignement, exemption qui persiste encore en 1950.

Parmi les nouvelles fondations de la période 1928-1946, certaines revêtent une grande importance: entre autres, l'Institut pédagogique Saint-Georges qui prend vite l'allure d'une faculté d'éducation, le collège privé La Salle de Toronto, la Maison Saint-Joseph d'Alfred, une école industrielle pour les jeunes gens en difficulté. En même temps, les missions en Extrême-Orient représentent une aile importante de l'œuvre des FEC canadiens.

La seconde partie du volume — environ le quart de l'étude — présente le bilan d'un siècle d'histoire dans trois domaines: l'éducation, le service d'Église et le travail des amicales. On y apprend comment le réseau des 148 écoles «lassalliennes», qui ont existé de 1837 à 1945, se démarque des autres écoles par sa pédagogie originale, appliquée à des programmes à tendance utilitaire pour préparer aux carrières industrielles, commerciales et de génie civil. Nive Voisine démontre l'originalité du cours scientifique du Mont-Saint-Louis où l'on offre un cours commercial basé sur «le système intuitif des transactions simultanées» (p. 352). Il est intéressant de constater que ce cours ouvre, à ses finissants, non pas les portes de l'Université de Montréal, mais celles de l'Université McGill. Puis Nive Voisine adresse des louanges à l'Institut Saint-Georges engagé dans l'étude scientifique de la pédagogie. Des méthodes d'enseignement reflétées dans les nombreux manuels des FEC, auxquels Nive Voisine consacre une étude de 18 pages: de 1837 à 1945, les FEC ont publié au moins 935 éditions ou réimpressions de manuels, qui représentent 284 titres.

Des deux derniers chapitres, l'un est consacré à la vie communautaire des FEC (la régularité, la vie religieuse, la vie professionnelle et la direction

des maisons); l'autre, au mouvement amicaliste organisé pour promouvoir l'œuvre des FEC, parfois pour jouer un rôle social et charitable.

Loin de répéter les autres historiens, Nive Voisine a construit son ouvrage à partir d'une riche documentation conservée aux archives de l'Institut à Rome, à Montréal, à Toronto et à Québec. Quelques aspects agacent un peu: l'ouvrage est une commande; à certains endroits, la forme abuse de la chronique; et l'on sent que la série des cadres importants de l'Institut doit nécessairement défiler dans son entier: tous ceux qui ont occupé des postes d'autorité ont droit à un résumé de carrières souvent à une photo.

Pour le lecteur moins au fait des congrégations religieuses, un organigramme de l'Institut aurait été utile de même qu'un tableau des districts, une carte des fondations et un arbre d'essaimage de l'Institut au Canada et dans le monde. En revanche, un glossaire aide le lecteur non familier avec le monde des congrégations, et la méthode d'encadrer des textes clé est excellente et «pédagogique».

Nive Voisine a bien exercé son métier d'historien en faisant une solide critique de matériaux historiques que d'autres ont utilisés avant lui mais de façon hagiographique. Son admiration pour les FEC ne l'empêche pas de demeurer objectif. Ainsi, il ne cache pas l'existence d'une certaine brutalité chez les Frères, il critique le manque de souplesse du Frère Réticius, il produit des statistiques sur le jeune âge et sur la pauvre scolarité des petits novices, sur le retour des Frères au monde laïc.

Avec ce deuxième tome sur les FEC, Nive Voisine offre à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire socioreligieuse, et particulièrement à celle de l'éducation, une monographie sérieuse, bien écrite, qui apporte de la lumière non seulement sur une grande congrégation religieuse, mais aussi sur l'histoire sociale des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, grâce aux contextes toujours bien campés.

*Département d'histoire  
Université d'Ottawa*

MICHELINE D'ALLAIRE